

I. 1. LITTÉRATURE : DEVOIR DE MÉMOIRE

I. 1.1 A quoi bon la littérature ?

« C'est bien à tort qu'on croit pouvoir entrer dans la littérature comme dans un moulin »¹

*L'objet de la littérature est indéterminé comme l'est celui de la vie*².

Il est bien difficile de présenter une définition satisfaisante de la littérature car c'est un phénomène complexe et comme dit Blanchot : « *tout peut- être dit de la littérature et l'inverse sera également vrai* »³

Qu'est ce que la littérature alors ? C'est une question qu'on éviterait peut-être de poser car on n'obtiendrait point de réponse exacte : elle est sans doute plusieurs chose à la fois.

Au sens culturel du terme, « *la littérature relève essentiellement de l'ordre du scriptural, comme l'atteste l'étymologie latine du mot qui la désigne « litteratura : écriture* »⁴

C'est une notion mouvante tant au cours de l'histoire que dans l'instant : c'est un objet qui ne cesse de se métamorphoser et qui échappe à ceux qui veulent « *l'enfermer* » dans des définitions et « *frontières définitives* ».

La citation de Jacques Rancière démontre bien cela, la littérature est cette « *notion à la fois si évidente et si mal déterminée* ».⁵

1 - S. DOUBROVSKY, « littérature et bonheur », dans *l'enseignement de la littérature*, Lib, Plon, 1971.

2 - P. VALERY, *Tel quel*, tome 1, Ed. Gallimard, Paris, Coll. "Idées", 1971, p.220.

3 - M. BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Ed. Folio essais, Paris 1988. p. 35.

4- J. PEYTARD, « orale et scriptural : dans ordre de situation et description linguistique » *langue Française* n°6 Mai 1970 cité in *littérature et classe de langue*, Ed. Hatier, Paris 1982, p.21.

5- J. RANCIERE, *la parole muette, essai sur les contradictions de la littérature*, Ed. Hachette Littérature, Paris, 1998. Cité par B. MOURALIS, E. FRAISSE, in *questions générales de littérature*, Éd. du Seuil, Paris 2001. p.90.

Cette notion a été fluctuante au cours de l'histoire et le reste aujourd'hui encore. Au 20^{ème} siècle, la littérature apparaît tout à la fois comme une forme spécifique, un art du langage et des ensembles de productions intellectuelles. *C'est un art dont le langage ou les langages sont des matériaux spécifiques donc La littérature est l'art du langage et le langage est créateur lorsqu'il se met au service de la fiction* ⁶.

«*La littérature apparaît comme un concept évolutif dont le contenu change selon les conditions historiques à la différence des belles-lettres qui constituent un cadre fixe lié à des valeurs immuables sur le beau et le sublime ; on convient que le propre de la littérature est d'exprimer autre chose que ce qu'elle dit explicitement et que c'est précisément sur ce point qu'elle diffère du langage courant* » ⁷ ce que confirme Alain Robbe Grillet : « *La littérature, d'ailleurs, consisterait toujours, et d'une manière systématique, à parler d'autre chose* » ⁸.

Pour J. Ricardou : « *lire la littérature (...) c'est tenter de déchiffrer à tout instant la superposition, l'innombrable entrecroisement des signes dont elle offre le plus complet répertoire. La littérature demande en somme qu'après avoir appris à déchiffrer mécaniquement les caractères hypo graphiques, l'on apprenne à déchiffrer l'intrication des signes dont elle est faite ; pour elle il existe un second analphabétisme qu'il importe de réduire* » ⁹.

6- J. MILLY, *Poétique des textes*, Ed. Nathan université, Paris 1992.

7- A. BOUMEDIENE, *Paroles des femmes*, Ed. ENAG, Alger, 2001, p. 150.

8- A. ROBBE. GRILLET, *pour un nouveau roman*, Ed. De Minuit, Paris, 1961.

9- J. RICARDOU, Cité par A. ROBBE .GRILLET, *dans problème du nouveau roman*, Ed. De Minuit, Paris, 1960.

Avant toute chose, il faut préciser que le texte non littéraire à un sens et un seul alors que le texte littéraire permet une lecture plurielle. D'une part, il peut être abordé sous différents angles d'analyses et d'autre part, il se prête à de multiples lectures et donc à de multiples interprétations : c'est le fruit d'une création qui permet une infinité de lectures différentes. « *Ce qui caractérise le texte littéraire est bel et bien sa disponibilité polysémique* »¹⁰ car il n'y a pas de vrai sens d'un texte littéraire et « *pour comprendre l'œuvre littéraire, rien n'est négligeable* »¹¹.

En effet « *la littérature est un masque qui se montre du doigt* »¹² même si « *elle fascine, dépayse, enchante, elle a un poids, on ne la sent plus comme un mode de circulation socialement privilégié mais comme un langage consistant, profond, plein de secret* »¹³ Et « *faute de pouvoir être définie, la littérature gagne à être cernée à travers les représentations et les usages qu'elle suscite à travers le temps, l'espace et les sociétés* »¹⁴. La littérature « *cesse (alors) d'être une qualité, une condition (l'appartenance à une élite, une aristocratie intellectuelle), pour devenir le résultat d'une activité et, plus tard, un objet d'étude...on n'a plus de littérature, on en fait* »¹⁵. Comme objet d'étude, la littérature va être abordée, cernée et définie par plusieurs chercheurs : linguistes, sociologues, psychologues, philosophes, historiens et didacticiens.

10 - J. PEYTARD, cité par A. SEOUD, in *Pour une didactique de la littérature*, Ed. Hatier, Paris, 1997, p.55.

11 - G. POULET, cité par E. RAVOUX – RALLO, in *méthode de critique littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris 1999, p. 32.

12 - R. BARTHES, *Essais critiques*, Ed. Du Seuil, Paris 1964. p. 107.

13 - A. COMPAGNON, *Le démon de la théorie, littérature et sens commun*, Ed. Du Seuil, Paris 1988, p. 46.

14 - A. COMPAGNON, Cité par B. MOURALIS, E. FRAISSE, Op. Cit., P. 85.

15 - R. ESCARPIT, « Essai de définition du terme littérature ». *Projet d'article pour un Dictionnaire international des termes littéraires*, p. 272. Ibid, p. 87.

Pour les formalistes russes : « *la littérature est d'abord un objet verbal, c'est-à-dire qu'elle développe une certaine connotation métalinguistique voulue par l'auteur* »¹⁶, « *c'est aussi une pratique signifiante dont le sens, l'effet, l'efficacité, n'est plus à rechercher du côté des contenus saisis dans leur éducation ou leur transparence, mais bien en direction de ces formes -sens que sont l'écriture, les connotations, la rhétorique, les structures fictionnelles (romanesques, poétiques...)* »¹⁷.

Pour Camille Dumouillé, l'interprétation, la critique, l'herméneutique et la sémiotique tendent à dissoudre la littérature dans un vaste processus de symbolisation et de métaphorisation¹⁸. De ce fait l'originalité du texte littéraire est son pouvoir de « *décontextualisation* », non seulement, il circule à travers des contextes différents, mais il se laisse approprier par n'importe quel lecteur, il n'est pas constitué de la structure linguistique dans ses aspects verbaux, syntaxiques, et morphologiques uniquement, mais de l'ensemble des événements, des faits matérialisés, des autres textes (tous textes), des métaphores, du fond imaginaire et de la mémoire collective : *il combine les éléments du système linguistique et symbolique dans un processus de construction / déconstruction ; ce qui lui donne une identité particulière qui se renouvelle à travers l'histoire*¹⁹.

16 – FORMALISTES RUSSES, *ibid*, p. 20.

17 – *Ibid*.

18 – C. DUMOUILLE, *Littérature et philosophie, le gai savoir de la littérature*, Ed. Armand Colin, Paris, 2002.

19 – Texte littéraire : approches plurielles, les cahiers du CRASC (centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle) coordonnés par M. Daoust, Ed. Du CRASC, Oran, N° 7, 2004.p. 07

Il est temps d'en venir aux évidences : « *la littérature a trait à l'existence humaine, c'est un discours, tant pis pour ceux qui ont peur des grands mots, orientés, vers la vérité, et la morale* »²⁰.

C'est pour cela que Sartre avait prêché pour une littérature morale qui éveillait des consciences politiques en posant les problèmes de notre société et par conséquent, la littérature deviendrait, comme le souligne George Semprun, « *un pouvoir de contestation* » en exposant la situation de l'homme et de l'univers avec lequel il est aux prises d'une part et d'autre part, et de façon singulière, en informant, car chaque œuvre littéraire livre une vision du monde de l'auteur en situation. Comme le confirme Simone de Beauvoir, « *la littérature est une activité exercée par les hommes pour les hommes afin de dévoiler le monde où nous vivons* ».

A quoi bon la littérature alors ?

Parce qu'à travers ses fictions, la littérature offre une vision du monde des hommes, en s'intéressant à la société, à ses milieux particuliers, à ses rouages, à son évolution, elle constitue une activité en tenant non seulement un discours sur le monde, mais en gérant sa propre présence dans ce monde et se définit à la fois par rapport à la vie sociale et de par sa spécificité, à un autre fait littéraire. Elle est alors définie « *comme ensemble des discours retenus par la société...* »²¹.

20 – T. TODOROV, Critique de la critique, collection « *poétique* » Ed. Du Seuil, Paris.

21 – A. REY, « communication » cité par B. MOURALIS, E. FRAISSE, Op. Cit., P. 61.

La littérature en effet, dans la mesure où elle véhicule les valeurs propres à une communauté « *va permettre à l'usager, au travers d'un processus complexe d'identification, de projection, de repérage de s'y reconnaître et d'avoir le sentiment d'une identité, celle d'être membre de la communauté* »²². Aussi et « *à travers le texte littéraire, on arrive à une interprétation inconsciente d'un ensemble de perceptions...jugements à priori constituant un filtre culturel et social, qui génère un système de valeurs* »²³.

Le texte littéraire est interrogé sous plusieurs éclairages portés sur un champ que l'on peut désigner approximativement comme celui des attitudes « *pratico sociales* »²⁴.

Georges Mounin déclare quant à lui que « *la littérature reste considérée souvent comme la seule, et toujours la meilleure ethnographie de la culture d'un pays donné...* » Ce qui nous pousse à dire que le texte littéraire est toujours un produit, et que sa production obéit à des phénomènes de représentations, qui sont nécessairement culturelles et imbriquées dans l'histoire.

La littérature peut alors ressusciter les époques passées en s'appuyant sur l'histoire car elle se fait, en partie, l'écho plus ou moins conscient du grand débat entre le « *qadim* » et le « *Jadid* »²⁵ qui agite la génération de l'époque sans toutefois oublier que « *la littérature suit son propre rythme plus ou moins marqué par les événements et son contenu peut - être en avance ou en retard sur l'histoire* »²⁶.

22 – A. SEOUD, Op. Cit., P.60.

23 – Relation théorie/ pratique dans la formation et recherche en didactique des langues étrangères, actes du 4^{ème} colloque international ACEDLE le 16-17 Novembre 1995. P. 92 – 95.

24 – J. PEYTARD et les autres, *Littérature et classe de langue*, Ed. Hatier, Paris 1982.

25 – S. RAMZI - ABADIR, *La femme Arabe au Maghreb et au Machrek : fictions et réalités*, Ed. ENAL, Alger 1986. p. 65.

26 – A. KHATIBI, *Le roman maghrébin*, Ed Maspero, Paris 1968. p.89.

Les formalistes russes eux ont progressivement constaté que « *la littérature n'existe que comme entité universelle et éternelle mais qu'elle est toujours historiquement et culturellement circonscrite* »²⁷. Elle est aussi mémoire non seulement d'un passé historique ou individuel, mais d'autres textes qui lui sont sous-jacents.

La littérature, comme fait culturel, peut parfois contribuer à construire une identité nationale : « *le problème des littératures se pose ainsi en terme de nationalistes voir de nationalismes et on aime partout lier la littérature à un « patrimoine »* »²⁸. *Le texte littéraire contribue donc à cette algérianisation et à cette valorisation identitaire et crée un élan nationaliste ; en revanche cette algérianisation ne va pas sans une certaine ouverture vers l'autre* »²⁹.

En s'attachant aux idées, la littérature se fait porte-parole : elle doit- être perçue comme *un processus de communication* ³⁰ car, comme le démontre Simone de Beauvoir ; « *la littérature est un humanisme : sa tâche est de se faire médium entre les hommes* ». Elle semble liée à une parole qui ne peut s'interrompre et serait peut-être « *le dernier chemin vers notre prochain* »³¹.

La littérature est-elle représentation du réel ?

27 – Les FORMALISTES RUSSES, cité par B. MOURALIS, E. FRAISSE, Op. Cit., p.50.

28 – A. SEOUD, Op. Cit., P. 61.

29-DJ KADIK, Le texte dans la communication didactique en contexte algérien « le cas des manuels de français dans l'enseignement fondamental et secondaire » université de franche comté, thèse de doctorat, atelier national de reproduction des thèses UFR, Mai 2002. P.71.

30 – J. P. SARTRE, *Qu'est ce que la littérature ?* Éd. Gallimard, Paris, 1948.

31 – F. KAFKA, « faisant l'hypothèse de la littérature ». Cité par C. DUMOUILLE, Op. Cit., p.67.

La littérature procède à une véritable reconstruction du réel de façon à en tirer des symboles. Même en entretenant avec lui des rapports complexes, la littérature demeure une reproduction du réel et « *exprime ce que nulle part ailleurs ne se réalise, les regrets, les rêves, les aspirations des hommes* »³². De plus, elle « *met en rapport direct d'autres expressions, la singularité de l'œuvre et la communauté qu'elle manifeste* »³³. *Au-delà de la morale du bien et des biens, la littérature répond à l'exigence éthique du réel*³⁴.

Et à la question à quoi bon la littérature ? Nous répondrons aussi que la littérature dans notre roman, assure une promotion de la femme. Promotion de la femme et développement du genre romanesque vont de pair et le texte littéraire est en relation permanente avec son lecteur. : « *Chaque tableau, chaque livre renvoie ainsi à celui qui le regarde, qui le lit, l'image de ce qu'il éprouve et de ce qu'il voit. Ce qui nous porte vers les œuvres d'art, c'est ce besoin de trouver un écho à nous même, un sens à ce que nous vivons* »³⁵.

Notre étude s'effectue à partir d'une œuvre littéraire sélectionnée dans notre riche patrimoine culturel de la littérature maghrébine d'expression française, faisant elle-même partie du grand espace de l'univers francophone, qui se définit le plus souvent en se différenciant de la littérature française. Ce qui justifie l'existence de cette littérature francophone c'est la prise en considération de champs culturels et littéraires nouveaux.

32 – E. RAVOUX RALLO, Op. Cit., p.63.

33 – C. DUMOULLE, Op. Cit., P.51.

34 – Ibid, p 52.

35 – H. ZALAMANSKY, « le processus de la communication littéraire », R. ESCARPIT, CH. BOUAZIZ, systèmes partiels de communication, par Lattaye, Mouton, 1972, p .157. Cité in thèse de doctorat de DJ KADIK, Op. Cit., P.125.

La littérature francophone a ce grand mérite d'être une littérature engagée : elle constitue un vrai mouvement littéraire non indifférent à la politique, luttant pour les causes sociales et pour un meilleur avenir des hommes *victimes de l'histoire et des sociétés injustes*.

C'est une longue histoire, *celle de la longue errance du verbe. Ce dernier va s'aiguiser, se ciseler, et la métaphore nourrie de sa propre subsistance va s'enrichir, prendre des couleurs et les mots reliés les uns aux autres vont à l'encontre du savoir en créant les premières chaînes de la connaissance*³⁶.

Lieu de passage par excellence, par son caractère « *excentrique* », la Numidie est une voie « *impériale* » pour la grande aventure humaine. L'Algérie est porteuse de marques et de signes des nombreuses civilisations qui tentèrent d'imposer leurs langues, leurs règles, leurs habitudes à un peuple sachant faire la part entre le bon grain et l'ivraie. Kateb Yacine disait : « *il suffit de remettre en avant les ancêtres pour découvrir la phase triomphale, la clé de la victoire refusée à Jugurtha, le genre indestructible de la nation écartelée entre deux continents, de la sublime porte à l'Arc de Triomphe, la vieille Numidie où se succédèrent les descendants romains, la Numidie dont les cavaliers ne sont jamais revenus de l'abattoir, pas plus que ne sont revenus les corsaires...ni les numides, ni les barbaresques n'ont enfanté en paix dans leur patrie. Ils nous la laissent vierge dans un désert ennemi, tandis que se succédèrent les colonisateurs, les prétendants sans titre et sans amour...* »³⁷.

36 – « *Tassili Magazine* » n° 32, Décembre 2002, pp. 17- 18.

37 – Y. KATEB, *Nédjma*, Ed. Du Seuil, Paris, 1956, p. 175.

La littérature algérienne est l'expression même de cette distinction entre les apports civilisationnels aussi différents les uns des autres. Ainsi l'histoire de l'Algérie se fonde dans la grande épopée du monde Antique. Terre d'expansion, l'Algérie a été de tout temps convoitée par les phéniciens, les grecs, les romains, les vandales, les byzantins, les arabes, les turcs et enfin les français ultime maillon de cette longue chaîne d'une occupation aux mœurs et traditions si variées et diverses.

Le mouvement littéraire va alors s'engager dans la voie d'une *renaissance hésitante, trébuchante parfois*, dans les années 20 ; on doit cela en partie au travail intellectuel et aux écrits journalistiques découlant du mouvement réformiste de Cheikh Ibn Badis, et de Rédha Houhou, nouvelliste satirique qui apporta sa *pierre* dans ce fragile édifice que le moindre souffle pouvait détruire.

Les années 50 marquèrent l'avènement d'une école littéraire algérienne d'expression française ; l'école d'Alger en l'occurrence, avec Albert Camus, animateur de cette école. Emmanuel Roblès, Jules Roy sont les principaux représentants ; c'est aussi à cette époque qu'ont émergé des auteurs d'origine algérienne qui ont donné à la littérature nationale ses lettres de noblesse et des écrits de grandes envergures avec Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, Mouloud Mammeri. Vinrent ensuite dans les feux de la guerre de libération d'autres plumes talentueuses au service d'une littérature de combat avec des écrivains aussi prestigieux que Kateb Yacine, Malek Haddad et Assia Djebbar.

La littérature aura atteint son apogée, ce qui n'empêchera pas l'éclosion de nouveaux talents s'inscrivant, dans une certaine mesure, dans la continuité de l'œuvre de leurs aînés.

La littérature maghrébine est l'exemple vivant de la fusion de deux cultures, deux traditions, issues chacune de religions différentes et donc de deux mentalités non seulement divergentes mais contradictoires.

Les romans maghrébins dès lors sont très variés non seulement dans la multiciplité des formes mais aussi dans celle des thèmes abordés. Cette littérature maghrébine donne à voir le mouvement d'émergence de l'individu comme sujet de son destin.

En Algérie, l'entre deux guerre est marqué par une transformation de situation : le roman algérien (même maghrébin) est né de conjonctures et de phénomènes historiques et sociaux : il se veut non seulement représentation de la société mais aussi une réflexion sur le vécu, sur les aspects cachés de la vie sociale, économique et psychologique. Représentation allant de pair avec l'émergence d'une altérité et de la recherche d'une esthétique nouvelle.

La littérature algérienne de langue française a toujours été une littérature de défi et d'amour pour l'Algérie. Existant depuis plus d'un siècle, dans la diversité de tous les genres (roman, poésie, théâtre et nouvelle), elle a toujours été marquée par la dimension historique et a été de tous les combats.

Avec la lutte armée de l'Algérie en 1954, la littérature change tout à fait de camp et se fait arme révolutionnaire. L'Algérie entre en force dans la littérature. Les auteurs se font les portes parole du peuple. Cette littérature engagée de langue française s'ouvrit à l'universel en brisant les valeurs d'un autre âge.

La littérature algérienne d'expression française est à travers ses grandes œuvres et ses productions les plus importantes, une recherche systématique de l'authenticité culturelle nationale. Les

écrivains symbole de cette littérature ont voulu à travers leurs œuvres, être les témoins de leur société et de leur temps ; ils se sont investis dans les réalités nationales en représentant l'Algérie dans leurs œuvres. Mohamed Dib disait qu'une œuvre n'a de valeur que « *dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel on appartient* »³⁸.

La colonisation et la révolution étaient présents dans les écrits d'avant l'indépendance où le contenu à dimension historique était spécifique: la littérature algérienne d'expression française est contemporaine d'un éveil à l'histoire. Et devient alors une source, un témoignage, un document pour appréhender et comprendre la société coloniale dans l'Algérie sous dominance coloniale. « *Les romanciers algériens d'expression française offrent aux lecteurs un véritable tableau des différents aspects socio- économiques et culturels de l'Algérie pendant la période coloniale* »³⁹. Mostéfa Lacheref se fait l'avocat d'un roman qui soit conscience du monde vécu ; il est né, dit-il à propos du roman algérien d'expression française, d'un double phénomène « *d'éclectisme et de nécessité* » car *son avènement n'a pas été déterminé par les seules circonstances historiques*⁴⁰ ; il ajoute « *qu'il relevait à ses débuts d'un besoin de création plus que d'un besoin de combat et d'illustration politique* »⁴¹.

38 – M. DIB, cité par JEAN DEJEUX, in *littérature algérienne contemporaine*, PUF, Colle Que sais-je ? n° 1604, Paris, 1975, p. 74.

39 – F. YAHYAOUÏ, *Roman et société coloniale, dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres*, Ed ENAG – GAM, Alger - Bruxelles, p. 32.

40 – M. LACHEREF, « L'avenir de la culture algérienne dans les temps modernes » n° 209 Octobre 1963, cité par J. DEJEUX in *culture algérienne dans les textes*, Ed. OPU-Publisud, Alger. SDNL, PP. 40- 41.

41 – Ibid.

Et enfin, il arrive à servir de cadre « ...à toutes les leçons directes que le mouvement de la société, avec ses aspirations contrariées, ses carences séculaires, ses épreuves mortelles, son désespoir actif ou résigné, ses révoltes, ses angoisses imposent aux contemporains, et mieux encore aux témoins les plus lucides, les sensibles, les moins conformistes, c'est-à-dire ces écrivains anti-bourgeois et anti-colonialistes »⁴².

Les œuvres de la littérature algérienne d'expression française ne pouvaient pas ne pas porter les traces et les déchirements de leurs auteurs. L'écrivain algérien s'est trouvé face à son destin d'homme en décrivant le contexte auquel il appartient, contexte en pleine crise, celui de la guerre d'Algérie et d'écrivain à travers son rapport à la littérature.

Née en pleine tourmente, cette jeune littérature portait en elle tant d'espoirs. A l'avènement de cette nouvelle forme littéraire, le public était restreint, depuis lors, cette jeune littérature a gagné du terrain et s'est élargie à un public de plus en plus nombreux et a acquis une renommée internationale.

L'indépendance de l'Algérie marque un tournant dans la littérature maghrébine : plus de lutte héroïque, plus de politique anticoloniale qui fournissaient des thèmes d'inspiration. L'écrivain alors va occuper une place de choix dans la reconstruction de la nation. Les mutations sociales, culturelles et politiques vont orienter les écrivains vers une autre écriture toute nouvelle, adaptée à une autre réalité mais toujours avec cette même dimension historique, et, nombreux seront les textes qui donnent à lire un espoir de changement, et c'est le travail de chaque écrivain qui doit permettre

42 – M. LACHEREF, *ibid.*

au pays de se faire l'affirmation de la nouvelle génération digne des luttes anciennes.

Les romanciers de l'époque décrivent une société en mutation et la littérature en cette période post-coloniale, pour la plus part d'entre eux, engagent une certaine responsabilité ; nous avons affaire, comme l'a souligné Abdallah Memmes, à « *une écriture mue par une exigence dénonciatrice et libératrice* »⁴³.

Les premières années de l'indépendance ne sont pas aussi fécondes sur le plan littéraire que durant la période coloniale ; cependant elles le sont sur le plan politique et économique. Les structures sociales évoluent et ces nouvelles données vont susciter l'observation puis l'intérêt des romanciers qui vont tenter de les analyser enfin les interpréter. La production littéraire par la suite, qu'elle soit de langue française ou de langue Arabe, prolifère, cela supposerait qu'elle est vivante et qu'elle connaît une évolution avec des orientations nouvelles. Mais la production littéraire en langue française surtout ne va pas s'arrêter pour autant, mieux encore, la langue de *Voltaire* sera considérée comme un enrichissement, « *un butin de guerre* » selon Kateb Yacine. Celle-ci n'a-t-elle pas servi aux algériens pour revendiquer leurs droits ?

La littérature maghrébine offre par son apport à la culture française le double intérêt d'avoir utilisé sa langue, son art, et de savoir s'en différencier. « *L'important est de penser en Arabe* » écrit un essayiste de langue Arabe.

43 - A. MEMMES, in *échanges et mutations de modèles littéraires entre Europe et Algérie* de Ch. Bonn, Ed. l'Harmattan, université de Lyon, Mars 2003.

La littérature algérienne d'expression française est une littérature en prise avec l'actualité, donc grave, douloureuse, et dénonciatrice. Vers la fin des années 60, le roman maghrébin, en particulier algérien d'expression française, s'est fait dénonciateur des discours officiels.

Si les thèmes de l'action, de l'engagement, de la recherche de l'identité perdue demeurent présents dans les œuvres, la réalité politique et sociale d'une révolution trahie ou d'un peuple trompé émerge pour certains auteurs « *iconoclastes* »⁴⁴. Les écrivains contestent, à cette période, un système socio politique qu'ils jugent inadéquat. Se faisant le porte parole du peuple trahi, l'écrivain prétend alors retourner aux sources mais de façon critique, comme le souligne Ahmed Taleb El Ibrahim : « *Le vrai retour aux sources ne signifie pas qu'il nous faille vivre à l'image des aïeux...* »⁴⁵.

Les romanciers des années 70 quant à eux dénoncent les problèmes de la société algérienne : la mutation des mœurs, l'évolution de la femme et la découverte de l'amour sans trop de honte. La littérature se fait l'écho de toutes les attentes du peuple mais aussi du dilemme qui frappe une société aux structures périmées, figées par des tabous ancestraux (dont celui de la femme). Trop de questions fusent de partout, Faut-il retourner aux sources donc à la tradition islamique ? Au nom du progrès, faut-il rejeter l'archaïsme de ces mêmes traditions en acceptant l'invasion intellectuelle de l'occident ? Ceci va impliquer une dialectique très ancienne déjà : tradition / modernité.

44 – I. YETIV, « Iconoclasts in maghrebian literature » *FR vol L*, May 1977, p 858 – 864, cité par A. M. NISBET in *Le personnage féminin dans le roman maghrébin de langue française : des indépendances à 1980, représentations et fonctions*, Ed. Naaman, Sherbrooke, Canada 1982, p.18.

45 – A.T. EL IBRAHIMI, cité par J. DEJEUX, *Op. Cit.*, p. 89.

Quand est-il de la littérature des femmes ? Quel rôle joue la littérature féminine ?

La littérature algérienne des femmes est un phénomène relativement récent. Représentée de 1945 aux années 70 par deux ou trois romancières, elle s'affirme vers la fin des années 70 et surtout durant les années 80. La littérature féminine algérienne bouleverse les frontières du silence, c'est le miroir réflecteur du vécu, des malheurs et des espoirs des femmes. L'écriture est un prétexte qui va porter, et faire entendre le chagrin qui module leur vie, l'éclat de leurs espérances et leur vécu. Les œuvres de la littérature féminine expriment leurs angoisses, le refus de la claustration. Elles ont un caractère « *inquiet* » et « *tragique* » mais aussi « *questionneur* » et « *constructeur* ». La force du roman féminin vient d'un éclatement, d'un désir de vivre. S'il prospecte le passé, c'est pour construire un présent positif mais les écrivaines algériennes affectionnent surtout le genre romanesque (et délaissent les autres formes et genres, tout particulièrement le théâtre et l'essai) pour sortir des thématiques de la guerre, de la violence. Youssef Idris disait à propos de l'écriture féminine : « *les femmes ont un rapport à l'écriture que je qualifierai d'érotique...exacerbées, bien plus que les hommes, ces derniers tout leur est acquis d'avance. Les femmes, elles avancent dans les mots en kamikazes ou en guérillos rusés et violents à la fois...ce n'est pas vrai que leur écriture sort de la « dentelle », avant peut-être mais plus maintenant.* »⁴⁶. Pour Christiane Achour, l'écriture représente une « *sortie* » publique de la femme hors des espaces qui lui sont permis.

46 – Y. IDRIS, écrivain égyptien, note de lecture.

Cette littérature féminine démontre une démarche qui décrit le long combat de la femme algérienne et devient par là un vecteur de cette lutte.

Ce sont des écrits qui ont fait le lit de la littérature algérienne contemporaine. *Dans la littérature maghrébine, surtout, la littérature féminine, les femmes sont vivantes, elles parlent, elles racontent et surtout se racontent. Elles sont la mémoire, mais vive. Des écritures féminines algériennes et des écritures de femmes liées intimement aujourd'hui, dans leurs expériences créatrices à l'Algérie*⁴⁷. « À l'heure actuelle, dans notre pays une femme qui écrit vaut son pesant de poudre » disait Kateb Yacine.

Mais qu'est ce qui pousse une femme à écrire ? Quelles en sont les motivations ? Selon Kheira Sid Larbi Attouche, *l'acte d'écrire est d'abord exutoire, sublimation. L'écriture est une prise de parole spectaculaire dans une société où les femmes sont réduites au mutisme. L'écriture n'est plus pour elles (femmes écrivains) un processus de création, c'est un acte militant, une réappropriation de soi dans un univers castrateur*⁴⁸. Ahlem Mostaghanemi, elle, considère « qu'il n'y a pas de littérature en dehors de l'interdit »⁴⁹. « *L'écrit est le questionnement perpétuel, une œuvre doit- être dérangement* »⁵⁰.

Pour Leila Hamoutène : « *écrire, c'est vouloir s'appartenir dans une société mutilante* »⁵¹.

47 – Ch. ACHOUR et Collectif, *Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française*, Ed. ENAG, Alger, 1991, p. 12.

48 – KH. SID LARBI ATTOUCHE, *Paroles de femmes*, Ed. ENAG, Alger, 2001, p.5.

49 – A. MOSTAGHENEMI, *Ibid*, p. 29.

50 – *Ibid*, p. 30.

51 – L. HAMOUTENE, *Ibid*, p. 37.

Selon Aicha Lemsine, *le rapport à l'écriture reste un « mystérieux inconnu »*. *Le roman est sa « halte », sa « tente » de nomades qu'elle dresse près d'une oasis, d'un sujet donné*⁵².

Et jusqu'à ce jour, le problème demeure en dépit de l'avènement de la démocratie. L'importance accordée, dans la production littéraire en Algérie, au thème de la femme semble très importante, c'est de loin l'un des thèmes les plus développés par les auteurs femmes.

Questionnée sur son écriture sur les femmes, Pour quoi les femmes semblent-elles être l'unique sujet de votre démarche littéraire ? Aicha Lemsine répond : *« Si l'accent est mis sur les femmes, c'est parce que, c'est ce qui a été interdit, parce que culturellement, elles ont été reléguées dans l'espace domestique mais aussi surtout parce qu'aucune révolution n'a été jusqu'au bout en faveur de la condition féminine dans notre pays »*⁵³. Chez elle, l'étude du personnage féminin en tant qu'objet littéraire, dans une situation socio culturelle donnée revêt une double valorisation sociale et psychologique : *« la femme remplit maintenant une fonction dans un système romanesque dont elle avait été jusque là exclue »*⁵⁴. Pour Aicha Lemsine : *« l'écrivain doit être tout juste et attentif aux agressions contre les faibles. Il en est aussi des femmes, des enfants, des personnes âgées, des minorités culturelles et religieuses. Voilà c'est tout cela ma « blessure » et « l'objet de mes recherches »*. *Écrire, c'est l'acte d'annuler le désespoir à défaut de le transformer »*⁵⁵. L'écriture de Aicha Lemsine se polarise sur tout ce qui a trait à son pays.

52 – A. LEMSINE, *ibid.*, p 17.

53 – A. LEMSINE, *Ibid.*

54 – A.M. NISBET, *Op.Cit.*, p. 152.

55 – A. LEMSINE, *Op. Cit.*, p. 19.

La littérature algérienne d'expression française continue à vivre et à évoluer dans l'Algérie indépendante ; elle est aujourd'hui parfaitement intégrée par la volonté de ceux qui la produisent et aussi par la volonté de la nation car elle constitue un riche patrimoine qui continue à se développer. Elle devient même une culture de communication élargie et d'accès rapide à la modernité. L'essentiel est que s'exprime en langue française un contenu révolutionnaire dans une forme de plus en plus belle. « *Le texte littéraire à travers la littérature maghrébine véhicule l'identité nationale, il contribue donc à cette algérianisation...* »⁵⁶. La littérature algérienne d'expression française est présente donc « *pour des raisons de valorisation identitaire* »⁵⁷.

Marc Gontard a noté, « *que la littérature maghrébine, de par son travail textuel, son traitement des discours et des genres et sa dimension polysémique, procède de l'hyper-écriture* »⁵⁸. Il entend par hyper écriture, une écriture engagée dont les modes de représentations consistent à « *brouiller les normes de la communication et cacher ce qu'elle veut révéler* »⁵⁹. Il s'agit d'une écriture qui vise au niveau formel aussi bien que socioculturel à attirer l'attention des lecteurs sur des problèmes particuliers tels que les identités culturelles aliénées, les violences coloniales et post-coloniales.

56 – DJ. KADIK, Op. Cit., p. 71.

57 – Ibid.

58 – M. GONTARD, cité Par A. MEMMES, Op. Cit.

59 – Ibid.

Hier, comme aujourd'hui, souhaitons le, demain, c'est de son art de vivre, de son long passé truffé de légendes que nos écrivains donnent à la littérature algérienne sa grandeur, sa saveur et l'originalité de son verbe, cette permanence d'une écriture restée fidèle au pays profond tout en servant de point de rencontre avec le présent : la littérature algérienne entre la mémoire et l'avenir. « *L'Algérie poétique, dans toute sa diversité, à travers toute sa générosité, livre son âme, parfois avec candeur et naïveté* »⁶⁰. L'Algérie s'offre au jugement du lecteur à travers sa florissante littérature en langue française et en offrant un panorama littéraire et historique représentatif.

60 – « *Tassili Magazine* », n° 32, Décembre 2002, PP. 17-18.

I. 1.2. La littérature / l'histoire : une interdisciplinarité en question(s)

« *Le texte littéraire est une mémoire qu'on interroge* »⁶¹. Pour Roland Barthes, le roman et l'histoire ont eu des rapports étroits durant des siècles, leur lien profond devait permettre de comprendre à la fois Balzac et Michelet⁶².

L'histoire est continuité et évolution, la littérature l'est aussi. Chaque période historique a ses propres écrivains et ses œuvres littéraires. Toute littérature s'inscrit donc dans le cadre général de l'histoire. « *Le rapport de l'histoire à la littérature est un rapport souvent fait de malentendus, mais il n'y a aucun discours bipolaire du moment que l'écriture de l'histoire passe par le recours à l'imaginaire. Cette dialectique histoire / écriture tend à se résoudre dans un discours particulier où l'histoire et l'écriture ne font qu'un* »⁶³ car « *l'écriture de l'histoire est en effet littéraire, il reste que l'historiographe met en œuvre outre une langue et toute sa culture, une rhétorique. Mais ce n'est pas seulement l'écriture qui fait l'historiographie, c'est aussi l'histoire qui saisit l'écriture et c'est à l'œuvre dans l'actualité du sens que dit la littérature. Si le temps investit l'écriture, l'écriture aussi donne le temps du sens à la pensée et en est le repos. C'est d'ailleurs, cette profonde expérience de l'historicité de l'écriture et de la littérature qui a donné et donne encore à penser* »⁶⁴.

61 – R. ESCARPIT, *l'écrit et la communication*, Paris, PUF, colle que sais-je, 1978, p. 54.

62 – R. BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Ed. Du Seuil, 1972.

63 – Les cahiers du Slaad, Des langues et des cours en questions, Ed. Slaad, Constantine, Janvier 2004, P. 162.

64 – M. MICHAUX, Enseigner l'histoire par le récit, cycle 3. Fiches pédagogiques, Bordas, Ed. Armand Colin, Paris, 2003. p. 3.

Ces citations démontrent et développent de manière très explicite la relation étroite qui existe entre l'histoire et la littérature à travers une démarche interdisciplinaire qui implique le principe d'intégration entre deux ou plusieurs disciplines, et pour réaliser cette intégration, il y a « *nécessité de mettre en place une collaboration, une coordination et coopération des compétences scientifiques* »⁶⁵ à savoir celle de la littérature et celle de l'histoire. C'est une démarche de conquête du réel, d'un processus de construction du savoir. Cette interdisciplinarité correspond à « *une interaction entre deux ou plusieurs disciplines qui implique des échanges entre disciplines de telle sorte que les disciplines mises à contribution s'en trouvent modifiées ou enrichies* »⁶⁶ car c'est la voie du renouvellement, et sert d'horizon pour la rénovation et la modernisation. Elle est la voie de la transmission des connaissances aussi bien historiques que littéraires. Cette intégration et interaction des deux disciplines (littérature et histoire) vont les combiner et les confondre vers la fin. Roland Barthes souligne que « *l'histoire est présente dans un destin des écrivains. Elle est devant l'écrivain comme l'avènement d'une option nécessaire entre plusieurs morales du langage. Elle l'oblige à signifier la littérature selon des possibles dont il n'est pas le maître* »⁶⁷. « *C'est l'histoire qui propose ou impose une nouvelle problématique du langage littéraire : c'est sous la pression de l'histoire que s'établissent les écritures possibles d'un écrivain donné* »⁶⁸.

65 – N. REGE COLET, *Enseignement universitaire et interdisciplinarité, un cadre pour analyser, agir et évoluer*, Ed. De Boeck université, Bruxelles, 2002, PP. 5- 10

66 – Ibid, PP. 5-10

67 – R. BARTHES, Op. Cit.

68 – Ibid.

Il avance aussi que « *l'œuvre est essentiellement paradoxale(...) ; elle est à la fois signe d'une histoire et résistance à cette histoire(...) ; en somme dans la littérature, deux postulats : l'une historique, dans la mesure où la littérature est institution, l'autre psychologique, dans la mesure où elle est création. Il faut donc, pour l'étudier, deux disciplines différentes et d'objet et de méthode, dans le premier cas, l'objet c'est l'institution littéraire, la méthode, c'est la méthode historique dans ses plus récents développements, dans le second cas c'est l'investigation psychologique* »⁶⁹.

L'histoire, comme toute science, est en constante évolution ; c'est vers la fin du 19^{ème} siècle que l'histoire événementielle, sans être remise en cause, sur le fond, accède au statut de science. Quelle histoire ? S'écrit Barthes « *J'entends l'histoire des historiens ; d'une part l'histoire est une sorte de récit, un récit « vrai » par comparaison au récit « fictif ». D'autre part, l'histoire se rapporte aux actions des hommes dans le passé : l'histoire porte sur des actions humaines, régies par des intentions, des projets, et des motifs d'autrui. Selon cet argument, l'histoire n'est que l'extension de la compréhension d'autrui* »⁷⁰.

La littérature, quant à elle, est liée au développement de la production et de l'édition dans ce domaine ainsi qu'à celui des études historiques qui l'accompagnent.

69 – R. BARTHES, « Histoire ou littérature ? » *In annales* n° 3, Mai – Juin 1960, repris
« sur Racine » Ed. Du Seuil, Paris, 1963, p. 149.

70 – R. BARTHES, Op.cit.

En effet le 19^{ème} siècle est celui des « *histoires nationales* » c'est-à-dire que les écrits avaient pour centre d'intérêt l'histoire de leur époque. La littérature tend à déterminer l'essence d'une époque, voire d'une nation, incluant toujours dans son corpus l'histoire, les essais politiques ou religieux. « *Le texte littéraire est une introduction à des savoirs littéraires, historiques, humanistes ou critiques* » ⁷¹. Donc, la littérature prend valeur sociale et historique selon Jean Peytard ⁷². Une définition plus réaliste fait de la littérature « *une institution sociale au caractère historique marqué* » ⁷³.

Le texte littéraire est un objet valorisé, « *sa consécration* » par la société lui donne d'emblée le statut d'un texte qui circule dans des contextes différents : spatio- temporels et historiques. Il prend alors valeur dans le réseau mouvant de l'histoire qui travaille cette société. Ce que confirme Jean Peytard : « *l'écrivain, le texte, les lecteurs sont historiquement, socialement, ethnologiquement situés et en profondeur, ils entretiennent des rapports plus ou moins étroits avec les événements de leur époque et de leur pays* » ⁷⁴. L'œuvre littéraire appartient à l'histoire selon Roland Barthes et ne cesse de lui échapper. Elle est le produit d'une société et d'un temps donnés.

Pour J.P. Goldenstein, « *les œuvres littéraires s'inscrivent dans le temps, dans l'histoire et l'histoire devient alors élément de base de la textualité et non seulement comme cadre référentiel* » ⁷⁵.

71 – J. PEYTARD et les autres, Op. Cit.

72 – Ibid.

73 – Ibid.

74 – Ibid.

75 – J. P. GOLDENSTEIN, *Entrées en Littérature*, Ed. Hachette, Paris 1990, p. 102.

De ce fait, les rapports du texte et de l'histoire s'avèrent extrêmement complexes, selon lui. Ce qui amène le lecteur à réfléchir sur cette question très controversée des rapports entre littérature et histoire. Pour cela, on doit nommer les diverses « *strates d'historicité d'un texte* »⁷⁶, c'est-à-dire relever dans le texte différentes traces de l'histoire et les commenter, ce qui veut dire que le texte se trouve ancré dans une réalité, et qu'il n'est pas miraculeusement autonome, préservé par sa textualité.

La chrysalide de Aïcha Lemsine renferme de nombreuses références historiques. Ces traces d'historicité relèvent de niveaux différents : vocabulaire, usage datable, allusions au passé, organisation sociale en rapport avec l'histoire, que nous allons démontrer lors de l'analyse à proprement dite du roman. Pierre Barberis souligne que « *le texte est historique en ce sens qu'il y a des traces de l'histoire, des faits historiques et sociaux* »⁷⁷. Barthes quant à lui affirme que « *comme l'art moderne, l'écriture littéraire porte à la fois l'aliénation de l'histoire et le rêve de l'histoire : comme nécessité, elle atteste le déchirement des classes, comme liberté, elle est conscience de ce déchirement et l'effort qui vient le dépasser* »⁷⁸. Dans la littérature, la première question à se poser est : *que cache t-on de l'homme ?*⁷⁹ (de sa vie, de son histoire passé ou présente). « *Chaque texte littéraire porte en lui le regard sélectif du monde organisé au sens duquel il naît et qui forme sa réalité référentielle* »⁸⁰.

76 - J. P. GOLDENSTEIN, Ibid, p. 103.

77 – P. BARBERIS, cité par E. RAVOUX - RALLO, Op. Cit., pp. 88- 91.

78 – R. BARTHES, Op.cit.

79 – A. GIDE, *Que cache t-on de l'homme ?* Note de son journal, Janvier 1924, pp. 24 – 27.

80 – W. ISER, *L'acte de lecture, théorie de l'effèt esthétique*, P. Maïdaga, 1985.

L'œuvre littéraire s'inscrit dans une période donnée c'est-à-dire insérée dans une situation, une société donnée, une époque donnée, un moment donné de l'institution littéraire et où écrivains et œuvres sont les repérages de mouvements importants dominants de chaque période, avec un destinataire réel. *«Le texte littéraire tente en effet de rendre présente, les nouvelles formes sociales et les réalités contemporaines. A ce même registre appartiennent bien sûr l'écriture du passé et l'histoire de l'évolution de l'homme »*⁸¹.

Dans notre analyse une autre question s'impose : de l'histoire à la littérature ? Ou de la littérature à l'histoire ? Aucun auteur n'affirmerait que l'œuvre est *« d'abord présence, libre de son passé »* selon Barthes. Son idée est que l'auteur est traditionnellement vu comme un avant du texte, qu'il nourrit de sa pensée, de ses sentiments, de sa vie, de sa société puis il écrit et le livre est produit. Pour les modèles historistes *« expliquer, c'est dire quelle est l'origine et quelle est la conséquence, le sens de l'œuvre est lui-même le résultat de l'évolution historique »* et *« toute admiration est historique »* pensait Renan. Jacques Derrida affirme quant à lui qu' *« un texte écrit est une machine qui produit un renvoi indéfini »*. Pour Pierre Barberis, *« l'histoire n'est pas au centre du texte, comme le noyau au centre du fruit. Le texte contient de l'histoire à condition que je le mette en histoire »*⁸². Il ajoute que le *« texte est historique en ce sens qu'il y a des traces de l'histoire, des faits historiques et sociaux »*⁸³.

81 – J.M. GOULEMOT, *La littérature des lumières*, Lettres supérieures, Ed. Nathan, Paris, 2002.

82 – P. BARBERIS, *Op.cit.*, pp. 88- 91.

83 – *Ibid.*

Jean Paul Sartre ⁸⁴ dit que l'auteur est aussi « *historique* » lorsqu'il écrit son texte, il ne le fait pas hors de sa situation historique, il écrit bien ancré dans son temps, son milieu, dans son histoire. Le texte est alors « *un truchement historique* » qui permet le contact entre l'auteur et le lecteur, il est un monde qui représente le monde commun de l'auteur et du lecteur. Le texte « *reprend* » le monde et l'auteur « *apprend* » quelque chose du monde au lecteur qui l'ignore. Les faits humains sont historiques et collectifs.

En définitive, comme le souligne bien J.P. Goldenstein, « *il n'existe pas de littérature hors d'une histoire qui conditionne son émergence et d'un système social qui l'institue, la valorise, la transmet et veille à sa réception* » ⁸⁵ et « *à la croisée de l'histoire et de l'esthétique, on observe que la réception des textes, leur résonance et leur interprétation, ne cessent de fluctuer* » ⁸⁶.

C'est avec Walter Scott, vers l'année 1820, qu'un sous genre romanesque prit forme : c'est le roman historique, caractérisé par le récit des aventures d'un héros et d'une héroïne pour reconstituer et faire vivre les sociétés révolues. Les grands moments historiques furent ainsi tour à tour évoqués par ce genre d'œuvres. (Nous citerons à titre d'exemple : Notre dame de Paris de V. Hugo en 1831, Guerre et paix de Tolstoï en 1869, Le docteur Givago de B. Pasternak). Cette façon peu rigoureuse mais « *attirante et séduisante* » ⁸⁷ d'aborder l'histoire s'est imposée jusqu'à nos jours. Beaucoup d'œuvres « *réfléchissent* » l'histoire à leur manière

84 – J. P. SARTRE, *Qu'est ce que la littérature ?* Éd Gallimard, Paris, 1948.

85 – J. P. GOLDENSTEIN, Op.cit., p. 103.

86 – E. FRAISSE, B. MOURALIS, Op. Cit., P.84.

87 – D. MORTIER, *Les grands genres littéraires*, Ed. Champion, Paris, 2001.

(les mémoires d'Adrian de M. Yourcenar en 1972)

La chrysalide de Aïcha Lemsine figure parmi ce sous genre romanesque qui évoque le passé à travers l'histoire d'amour de ses héroïnes. C'est un récit qui se présente comme contribution à l'histoire. Nous dirons comme Daniel Mortier que *c'est la forme la plus florissante*⁸⁸. Pour Geneviève Mouilland : « *le roman historique est satisfaisant parce qu'il concilie deux fonctions de la lecture : la connaissance du vrai et l'éclosion dans un univers fictif, opaque pour les personnages. L'histoire y prend pour le lecteur une claire nécessité rétrospective, et ses discordances sont assez lointaines pour ne pas troubler la fascination de l'imaginaire* »⁸⁹. La reconstruction du passé est l'œuvre de l'imagination. L'historien, lui aussi, en vertu des liens évoqués entre l'histoire et la littérature (en particulier le genre littéraire qu'est le récit), configure des intrigues que les documents interdisent ou autorisent. « *l'histoire en ce sens, combine la cohérence narrative à la conformité du document, alors que le récit englobe parmi ses variantes un sous-genre aussi considérable que l'histoire, qui peut prétendre être une science, ou à défaut, décrire les événements réels du passé* »⁹⁰. L'histoire doit être présente dans la littérature mais raconter autrement : « *il faut écrire à partir des émotions, à partir de sa propre culture* »⁹¹. La littérature est un miroir qui renvoie une image de soi narcissique et on sait que la valorisation de soi est passée par la construction d'une histoire nationale.

88 - D. MORTIER, Ibid.

89 – G. MOUILLAND, In *Réussir la dissertation littéraire, analyser un sujet et construire un plan*, Ed. Nathan université, Paris, 2002.

90 – P. RICOEUR, *Du texte à l'action : Essais d'herméneutique II*, Ed. Du Seuil, Paris, 1986, p.21.

91 – Y. MECHERKA, cité par CH. ACHOUR, in *Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française*, Ed. ENAG, Alger, 1991, p. 105.

I.1.3 LITTÉRATURE / DIDACTIQUE

«*La littérature est d'abord rencontre scolaire avec le texte littéraire* »⁹²

«*La littérature c'est ce qui s'enseigne, un point, c'est tout* »⁹³

Ces citations de Roland Barthes ont le mérite de mettre en évidence l'absence de définition de « *ce phénomène polydimensionnel aux implications multiples* »⁹⁴. Si l'on ne cherche pas à définir le phénomène en soi dans sa plus vaste extension mais en fonction d'une situation d'enseignement, on aboutit rapidement à une conception réductrice et insatisfaisante du type : la littérature est ce qui est reconnu par l'institution scolaire, en un lieu et un temps donnés, comme faisant partie d'un corpus représentatif et, conjointement, des modes de transmission et de consommation de ce corpus⁹⁵. Mais il y a bien évidemment une définition de la littérature et une définition de l'enseignement : la position de Jean Cohen est en réalité le résultat de la combinaison de l'une avec l'autre⁹⁶. Ce qui nous emmène à considérer ce que cette citation avance en effet que : « *le texte littéraire offre cet ensemble de complexités et par conséquent de performances pédagogiques, adulé par les uns remplacer par les uns, refoulés par les autres, cet outil n'a pas encore donné le maximum des qualités qui sont les siennes* »⁹⁷.

92 – R. BARTHES, cité par J. P. GOLDENSTEIN, Op. Cit., p. 117.

93 – Ibid.

94 – Ibid, p. 118.

95 – Ibid.

96 – J. COHEN, cité par A. SEOUD, Op. Cit., p.33.

97 – *Le français dans le monde*, « la didactique au quotidien », n° spécial juillet 1995, Ed. Hachette EDICEF, Paris, pp. 193-199.

La littérature n'est pas enseignable pour certains, de par son essence: elle relève de l'ordre de l'irrationnel, du sentiment, elle n'est pas réductible à un savoir, dont l'enseignement assurerait la transmission. « *La vérité géante pour le professeur de littérature est que la littérature ne s'enseigne pas. Tandis qu'on sort, en principe d'une classe d'arithmétique ou de dessins, capable de calculer et de dessiner.... On ne sort pas d'une classe de lettres capable d'écrire, même en théorie...* »⁹⁸. C'est vrai que la didactique de la littérature n'a pas été au diapason de la littérature de la didactique des langues pour plusieurs raisons, la plus évidente est que parce qu'un moment donné, la littérature a perdu de son crédit (certains ont même parlé de mort de la littérature) et a traversé une crise vers les années 60 à cause du développement et du progrès de la formation technique et scientifique, déterminant un recul de la formation en lettres, en plus de la multiplication des moyens de communication et d'information de masse. D'une façon plus générale, on peut noter que la crise de la littérature résulte aussi du déclin du vieil humanisme de la pensée traditionnelle⁹⁹.

98 – S. DOUBROVSKY, « le point de vue du professeur » dans l'enseignement de la littérature, introduction Lib, plon 1971, p.16. Cité par A. SEOUD, Op. Cit., p. 33.

99 – M. NATUREL, *Pour la littérature de l'extrait à l'œuvre*, Ed. Clé Internationale, Paris, 1995.

Du côté de l'étranger surtout, on manifeste moins d'engouement pour la littérature que pour la langue ; dans certains pays francophones, il y a une visible résistance à l'usage de cette littérature voire même un rejet car la littérature est bien plus que la langue perçue comme un phénomène de « culture » donc de « valeurs », on accepte « la langue française » considérée alors comme moyen de communication et « d'accès à la science » mais pas la culture de France, dont l'impact peut créer des problèmes « idéologiques », « d'identité » surtout après la colonisation ; la réaction ne tarde pas à se manifester : on veut bien continuer à apprendre la langue française mais pas la culture donc « la littérature ». Mais actuellement la littérature revient à la mode. En effet dans la didactique du français, *on la cite, on s'y réfère, après l'avoir si longtemps bannie, accusée de tous les maux*¹⁰⁰. Mais *la littérature a-t-elle réellement retrouvé sa place dans l'enseignement ?* Certes, et le besoin d'une didactique de la littérature se fait de plus en plus sentir mais on a de plus en plus conscience, grâce au progrès de la recherche, des enquêtes sur terrain, que la réussite scolaire est un phénomène très complexe, qu'elle dépend bien souvent, de la motivation de paramètres extra-scolaires, plus difficile à analyser les uns que les autres.

Pour Louis Porcher « *la littérature, où que ce soit en didactique, reprend, une place importante parce que finalement, les apprenants, eux, contrairement aux didacticiens, ne savaient pas qu'elle n'était qu'une vieillerie* »¹⁰¹.

100 - M. NATUREL, *ibid.*

101 - L. PORCHER, « programme, Progrès, progression, projets dans l'enseignement/ apprentissage d'une culture étrangère », *Etudes de linguistique appliquée*, n° 69, 1988. Cité Par A. SEOUD, *Op. Cit.*

Même l'étudiant de littérature française langue étrangère a des attentes de l'enseignement du texte littéraire qui sont (selon Mireille Naturelle)¹⁰² de trois ordres:

1- perfectionnement linguistique (souci de perfectionner son niveau de langue aussi bien dans le domaine de la compréhension que dans celui de l'expression écrite).

2-L'acquisition de connaissances littéraires pour enrichir l'esprit.

3-L'accès à la culture (civilisation).

Pour certains aussi, l'enseignement de la littérature n'a jamais perdu de son importance. Ce que confirme cette citation : « *la littérature a toujours occupé une position privilégiée dans l'enseignement du français. Cette place de choix s'explique au moins par une double raison, la littérature joue à la fois un rôle de « modèle langagier » et véhicule une certaine culture que l'école a pour mission de transmettre à l'élève* »¹⁰³. Selon Barthes « *concevoir la littérature comme le produit du langage au travail devrait permettre de concilier enseignement de langue et de littérature* »¹⁰⁴.

102 – M. NATUREL, Op. Cit., p. 14.

103 – J .L. DUFAYS ; L. GEMENNE, D. LEDUR, *Pour une lecture du littéraire*, Ed. Du Boeck, Duculot, Bruxelles, 1996, p. 16.

104 – R. BARTHES, Note de lecture.

« Cet intérêt pour la dimension langagière a permis de reconsidérer l'apprentissage littéraire. Le texte littéraire est aussi une écriture, il faut reconsidérer l'activité littéraire en classe dans son aspect créatif, résultat d'un labour... Cette considération du texte littéraire comme espace de langage, comme véhicule et fin en soi, par la transposition didactique, de considérer le texte littéraire comme espace de l'expérience langagière de l'apprenant en contexte didactique et familiarise ce dernier avec l'écriture littéraire »¹⁰⁵.

Nous reprendrons bien cette citation de Robert Escarpit, citée dans la section 1, chapitre 1 pour dire « que la littérature cesse d'être une qualité, une condition pour devenir le résultat d'une activité, plus tard, un objet d'étude... »¹⁰⁶.

Quel serait alors l'objectif de l'enseignement de la littérature ? Pour Jacqueline Biard et Frédérique Denis « l'objectif de l'enseignement de la littérature est de produire une interprétation des textes qui dégage un certains nombres de significations. Or, il est tout aussi évident qu'un même texte peut-être étudié à des niveaux différents de l'enseignement. Il semble donc implicite que tout texte soit justifiable de plusieurs niveaux de lectures pour un seul et même réseau de signification »¹⁰⁷.

105 - DJ, KADIK, Op. Cit., pp. 127 – 128.

106 – R. ESCARPIT, La définition du terme « littérature », In R. ESCARPIT dir, le littéraire et le social, Ed Flammarion, 1970, p. 225. Cité In thèse de doctorat de DJ. KADIK, Op. Cit., p.108.

107 – J. BIARD, F. DENIS, Didactique du texte littéraire, Ed. Nathan, Paris, 1993.

Par ailleurs, « *l'entraînement des élèves à la lecture de pages choisies dans les œuvres d'écrivains français ou d'expression française et à travers elles, le développement du sens littéraire, est un objectif important. Les œuvres littéraires : poésie, théâtre, roman etc...., outre l'intérêt spontané qu'elles éveillent souvent chez l'adolescent, constituent une irremplaçable ouverture, sur une civilisation et une culture différentes* »¹⁰⁸. Y Reuter quant à lui, qui en définissant « *les biens littéraires* », avance plusieurs raisons d'ordres différents :

- *Psychoaffectif : la littérature nourrit l'imaginaire.*
- *Socioculturel : la littérature est la voie qui mène à la culture.*
- *Méthodologique : la littérature comme réservoir des formes et des constructions de la norme.*
- *Epistémologique : la littérature comme un objet de savoir*¹⁰⁹.

Il s'agit alors de définir, de démontrer surtout, ce que la didactique envisage d'être ou de faire lors de son contact avec le texte littéraire. « *Dés lors, les textes ne sont plus seulement porteurs d'une vérité dont l'enseignant serait l'accoucheur, ils sont susceptibles d'entrer dans les jeux de significations auxquels enseignants et enseignés participent conjointement* »¹¹⁰.

108 – MEN, L'enseignement du français, 1^{er} et 2^{ème} cycle secondaire, Instruction officielle, objectif + programme, Rabat, librairie Al Maarif, 1987, p. 78. Cité in *Littérature comparée et didactique du texte francophone. Itinéraire et contacts de culture*, vol 26, Ed. L'Harmattan, Paris, 2002.

109 – Y. REUTER, cité in *La didactique du français*, collection que sais-je PUF, Paris. S D.

110 – A. VIALA et M. P. SCHMITT, *Faire lire*, Ed. Didier, Paris 1979. Cité in *le français dans le monde*, « la didactique au quotidien », N° spécial, juillet 1995, Ed. Hachette, EDICEF, Paris, P. 106.

La didactique, par définition, selon Amor Séoud, nous met à l'épreuve de la réalité, la didactique littéraire elle, suppose des sujets en action, évoluant dans le cadre d'une véritable recherche action car d'une part, le texte littéraire circule dans un champ, ce champ est reconnu par la société, et le champ reconnaît le texte littéraire. L'école joue un rôle non négligeable dans l'initiation de l'individu à ce texte littéraire.

D'autre part, « *tout texte se situe nécessairement au carrefour de contraintes externes et internes. L'analyse du texte littéraire mené en salle de classe mène le lecteur à une prise de conscience de plus en plus lucide de ce qui est externe au texte (à l'œuvre) et pourtant interne au texte* »¹¹¹.

Avant, la littérature était conçue comme une considération, comme l'aboutissement de l'apprentissage d'une langue mais c'est à travers l'influence de plusieurs écoles notamment le structuralisme que l'apprenant sera amené à « *considérer le texte comme un objet et à s'intéresser à son fonctionnement* »¹¹². Par conséquent, « *le document littéraire dans la classe de langue ne devrait pas être conçu, à notre avis, comme un lieu de l'enseignement de la langue (cela avait été cité avant), de la civilisation ou des théories critiques, mais comme un lieu d'apprentissage dans lequel les étudiants peuvent explorer tous les possibles de la langue étrangère et toutes les virtualités connotatives, pragmatique et culturelles qui s'inscrivent en elle* »¹¹³ car « *le texte littéraire a toujours été considéré comme un lieu de savoir sur l'individu, la société, la culture, l'époque ou l'homme en général* »¹¹⁴.

111 – J. BIARD, F. DENIS, Op. Cit.

112 – M. NATUREL, Op. Cit.

113 – J. PEYTARD et les autres, Op. Cit.

114 – DJ. KADIK, Op.cit., 458

Donc le texte littéraire constitue un excellent support d'analyse pour l'enseignant qui tente d'amener ses étudiants à saisir un système culturel, pour cela nous maintiendrons l'idée de Jean Verrier qui voit dans « *les textes des prétextes, pour la transmission des valeurs* »¹¹⁵ parce que la littérature est objet d'admiration collective et élément de socialisation culturelle qui va « *permettre aux élèves de s'approprier leur patrimoine littéraire (tant les auteurs du passé que les auteurs d'aujourd'hui)* » ; « *c'est leur donner, dit Marc Lits, l'unique occasion d'accéder à un univers imaginaire qui servira de fondement à la constitution de leur identité propre, en relation avec l'identité collective du groupe socioculturel auquel ils appartiennent* »¹¹⁶. Il conclut ainsi que « *l'apprentissage de la littérature est nécessaire à la constitution de l'identité personnelle et collective des élèves* »¹¹⁷.

Enseigner la littérature, pour quoi donc, pour quoi faire ? La place de la littérature dans l'enseignement pour Dominique Bourgain, doit être « *motivée par le désir des enseignants de faire partager leurs savoirs culturels et de favoriser aussi « l'épanouissement personnel » de leurs élèves, en développant les activités langagières et culturelles de ces derniers* »¹¹⁸.

115 – J. VERRIER, *Article de la revue culturelle et pédagogique, école supérieure normale de Meknes* cité par A. SEOUD, Op. Cit.

116 – M. LITS, « Approche interculturelle et identité narrative, étude de linguistique appliquée », n°93, p. 26. Cité par A. SEOUD, Op. Cit., p. 144.

117 – Ibid.

118 – D. BOURGAIN, « Enseigner la littérature, des enseignants face au texte littéraire », *ibid*, p. 34.

Idée soutenue par Jean Alter qui affirme que « *le monde de la littérature, dans ses équivoques et ses ambiguïtés, demande au lecteur, et à fortiori, à l'étudiant le même travail d'investigation, le même effort de compréhension que le monde réel, lui aussi inaccessible* »¹¹⁹ et il conclut que « *l'enseignement de la littérature conçu dans cette optique devient un apprentissage de la vie... . Et qu'en apprenant à maîtriser l'œuvre littéraire, à s'orienter dans le monde différent qu'elle propose, à formuler une vision qui en rende compte correctement, à intégrer la multitude de phénomènes qui entrent en jeu, l'étudiant s'entraîne à faire le même travail sur le monde qui l'entoure, se prépare à résoudre ce que je conçois comme le problème principal aujourd'hui : l'adaptation de l'homme à un milieu de moins en moins réductible à l'humain. Les significations trouvées dans la littérature ne l'y aideront guère, car, à des exceptions près, les mondes imaginaires ont peu de rapport avec le sien, mais, en apprenant à chercher ces significations, il aura reçu les règles d'une démarche qui le servira dans l'expérience vécue* »¹²⁰ et « *l'exploitation des œuvres littéraires par les jeunes aura(donc) pour objectif principal le développement des capacités langagières des élèves mises en rapport, si possible, avec des expériences à vivre et des actes de communication à accomplir* »¹²¹.

119 – J. ALTIER, « Pourquoi enseigner la littérature ? » dans l'enseignement de la littérature, Lib, Plon, 1971, *ibid*, p. 35.

120 – *Ibid*.

121 – G. FARID, dans le 2^{ème} colloque de didactique et de pédagogie, *ibid*, P. 34.

Pour cela, l'approche des textes peut se faire selon des procédures très diverses....J.F.Bourdet quant à lui pense que la vraie lecture du texte qui doit remplacer l'explication du texte, est bel et bien celle où chacun s'emparant du texte, s'y oriente, le parcourt, le manipule, bref « *accomplit ce que demande toute véritable lecture et qui est de faire sien ce qu'on lit* »¹²² : en somme se l'approprier.

P.Yerlès et M.Lits faisaient de l'appropriation un concept opérateur important dans la logique de l'apprentissage et considéraient qu'elle est « *acte organismique total* », dont on s'aperçoit en littérature plus qu'ailleurs, et qui engage chez l'apprenant la dimension de l'affect et de l'intellect tout à la fois.

« *On voit bien à cet égard, comment l'intelligence du phénomène littéraire et de sa possible propagation s'approfondit à tenir compte de toutes les dimensions de cet opérateur. Depuis la première appropriation du texte littéraire, qu'est sa saisie perceptive par le corps (l'oreille, l'œil, la main), le corps tout entier engagé dans une « performance » ...en passant par l'imaginaire fantasmatique, de projection ou d'identification et jusqu'à cette appropriation qui consiste à repérer dans le texte des structures déjà connues et à élaborer à partir d'elles des hypothèses de sens, c'est l'essentiel de l'aventure de la lecture qui apparaît conditionnée par une bonne gestion de l'appropriation* »¹²³. D'où le choix de la chrysalide de Aïcha Lemsine comme support didactisable car c'est une œuvre qui engage d'abord l'affect puis l'intellect de l'apprenant.

122 – J. F. BOURDET, « texte littéraire : l'histoire d'une désacralisation », *le français dans le monde*, n° spécial, littérature et enseignement 1988. Cité par A. Séoud, *ibid*, p. 128.

123 –YERLES et M. LITS, « pour une didactique de la littérature » *dialogues et cultures*, n° 36, FIFP, Sèvres, 1992, p. 109. *Ibid*, pp. 128-129.

Yerlès n'hésite pas, en accord avec la logique, liant la littérature au désir, à parler de la rencontre avec le texte comme « *d'une rencontre amoureuse* » et que ne dément pas la logique de « *l'appropriation* » invoquée. Quoi qu'il en soit, la relation avec le texte lu est une relation de plaisir, et que celui-ci soit d'autant plus important qu'il y a communication avec soi, voire découverte de soi pour l'apprenant car comme le précise Dobrovsky : « *enseigner la littérature n'est pas se mettre hors de cause : on ne pourrait réduire son enseignement, comme il se fait en science, à un discours anonyme sur un quelconque objet d'investigation, car elle interpelle le sujet, tout sujet, et c'est pour cela qu'il n'y a pas de lecture sans désir* »¹²⁴. On en conclut que « *la littérature nécessite un investissement subjectif : tout le problème est d'arriver à faire aimer l'œuvre qu'on aime soi-même* »¹²⁵.

L'importance du genre aide aussi dans la pédagogie du texte littéraire (d'où le choix de notre roman « *La chrysalide* ») car les apprenants lisent une œuvre d'abord pour son histoire, pour la découverte d'autres cultures, d'autres formes et faits de civilisation qui s'expriment à travers une autre langue puis pour l'analyse qu'on peut en faire et enfin pour l'acquisition de nouveaux mots (lexique), ce qui confirme l'intérêt pour le roman et le peu d'intérêt pour la poésie mais il y a ceux qui font ce choix pour le plaisir simplement. « *La composante culturelle de la didactique (...) est solidaire des intérêts liés à la définition de l'identité nationale d'un pays* »¹²⁶.

124 – S. DOUBROVSKY, « Littérature et bonheur », dans l'enseignement de la littérature, Lib, Plon, ibid, p. 130.

125 – M. NATUREL, Op. Cit., p. 129.

126 – G. Zarate, *Enseigner une culture étrangère*, Ed. Hachette, Paris, 1986.

En Algérie, quelle littérature enseigner ? La littérature Française ? La littérature algérienne d'expression française ? Où les deux à la fois ? Dans quel but ? Quelles sont nos attentes et celles de nos apprenants ? Sinon que doit-on enseigner ? La langue ? Quelle langue ? L'Histoire ? Les valeurs morales ? Les valeurs sociales ?

On commence à prendre conscience, que l'enseignement de la littérature ne peut pas se faire de la même manière qu'en France, ou ailleurs, la baisse du niveau aidant, les stratégies, les objectifs de l'enseignement de la littérature en Algérie seront différents. Certains penseront à adopter une littérature algérienne de langue nationale (l'Arabe), attitude qui préservera peut-être l'identité de l'apprenant ? D'autres adeptes de la littérature algérienne d'expression française ou même de la littérature Française, penseront que la littérature ou le contact avec des textes écrits en Français ou Français, et grâce à leurs richesses polysémiques, soient le terrain le plus favorable, le plus propice à l'expression interculturelle. Pour J. Verrier « *l'école, la société tendent toujours à faire de l'enseignant de littérature un gardien de sens uniques, au lieu d'un agent de la circulation de sens* »¹²⁷. Mais, loin d'être un facteur d'acculturation ou de renoncement à leur identité culturelle, une pratique appropriée de la littérature peut-être au contraire, constitutive de l'identité culturelle des sujets qu'elle implique et qui s'impliquent dans leurs différences. « *La littérature était depuis la tradition aristotélicienne, éthique et pédagogie* »¹²⁸ explique l'écrivain Bernard Pingaud.

127 – J. VERRIER, cité par A. SEOUD, Op. Cit.

128 – B. PINGAUD, « Le point de vue de l'écrivain » dans l'enseignement de la littérature, Lib, Plon, ibid, p.49.